

La confession de Boris Schreiber. L'enfant de la vieille Russie

L'héritage d'un père et riche a placé ce romancier à l'abri de tout. Sauf du malheur.

« *L'indifférence des autres sur moi, je la rends au centuple. J'exècre autrui.* » Voilà qui prouve au moins que Boris Schreiber a une qualité dont les romanciers – ces fabulateurs par vocation et par plaisir – ont coutume de se passer allègrement : la franchise.

Ni roman, ni autobiographie, ni Journal, son dernier livre « le Lait de la nuit » a tout d'un règlement de comptes auquel personne n'a l'honneur d'échapper : les éditeurs jugent ses livres médiocres ? Ils se voient retourner le compliment. Le lecteur moyen, lui, n'a qu'à bien se tenir sous peine d'être impitoyablement rangé dans le camp des consommateurs de « *livres repus et fermés* » qui méritent qu'on leur « *flanque à la figure* » des images fortes. Les auteurs à succès ? Plutôt mourir ignoré que se résoudre à produire, comme eux, d'« *insipides œuvrettes-branlettes* » ! Rassurons-nous, cette volonté de violenter ne manque pas de s'exercer sur quelqu'un que Boris Schreiber ne porte pas toujours dans son cœur : lui-même.

Mais de quoi se plaint-il, ce narrateur nanti, libéré à jamais des contingences matérielles – grâce à l'héritage d'un père juif, russe, émigré et habile – et déjà dix fois édité ? Son précédent roman, « la Traversée du dimanche », a même fait quelque bruit... A quoi bon cette sincérité forcenée qui prend des allures de Jugement dernier autant que de douloureuse confession ? Boris Schreiber le réprouvé réclame justice : voilà dix romans qu'il attend en vain la consécration populaire et médiatique qu'une mère juive, abusive et visionnaire lui promettait depuis l'enfance, lui sur qui « *Dieu a posé les yeux* » : « *Tu seras célèbre... tu nous vengeras. Tes livres dévasteront le monde.* » Voilà que la promesse maternelle pèse autant qu'une malédiction.

Boris Schreiber n'ignore pas qu'il effleure une de nos cordes sensibles : en France, on a toujours eu un faible pour les poètes maudits, les romanciers méconnus, les artistes que le succès oublie ostensiblement sur le pas de sa porte. Car tout se passe comme si cette bouderie de la réussite était un gage de la sincérité d'un auteur refusant les compromis. En cela, « le Lait de la nuit » est exemplaire : si Boris Schreiber sacrifie au genre difficile de l'autobiographie, c'est pour en tirer tout le parti possible, jusqu'à « *déverser sa conscience dans celle d'autrui* ». Quand on a eu six ans dans les années 30, qu'on est de famille juive, russe, émigrée, le passé n'a pas souvent les couleurs de la nostalgie.

Il est rempli de cantines voyageuses, de cuillers en argent écouées pour une bouchée de pain, de faux départs, de vraies fuites. Dans ce décor, le personnage du père se dissout, manteau gris, visage blême, comme les petits matins, avec leur cortège de quais de gare, de trains poussifs, d'interminables voyages en 3^e classe qui permettent à la mère de Boris de battre à son tour le rappel de ses souvenirs d'enfance : c'était « avant », avant l'Occupation et la révolution, dans la Russie des fêtes et des krendils aux fruits confits. Mais ces deux enfances – celle de Boris et celle de sa mère – s'interrogent, s'éclairent et se fécondent sous la plume du Boris de 60 ans. Et ce qu'il réussit à nous « imposer », c'est moins cette remontée dans la mémoire que le dialogue – la tension – que les souvenirs nouent avec le présent d'un écrivain qui doute, et qui confère au récit cette respiration si particulière.

Au fil des pages, l'écheveau des images se dévide, en une plongée qui tient de la descente aux enfers autant que de la psychanalyse. A la source de l'amertume, Boris Schreiber a trouvé les mots qui font chavirer la mémoire. Et pour peu que le succès s'en mêle...

CATHERINE ROUSSET